

Dossier spécial : Être Dix-huitiémiste en Asie de l'Est
Comptes rendus

Le vieux savant et le paravent : les Lumières et la quête de l'identité culturelle aux pays de l'Extrême-Orient

Le titre de cet article, « Le vieux savant et le paravent », renvoie à l'article de Monsieur Hisayasu Nakagawa intitulé « A propos d'un paravent japonais de Doi Yûrin : à la recherche de son modèle » (II, 6)¹. Il renvoie également à un roman camerounais publié en 1956 par Ferdinand Oyono, *Le vieux nègre et la médaille*². Comme ce rapprochement entre l'éminent professeur et le héros inculte du roman paraîtra forcément bizarre voire inapproprié, il nous semble loisible d'expliquer les raisons de ce renvoi.

Le « vieux nègre », un être double

Le roman relate l'histoire de Meka, le « vieux nègre », qui, pour avoir sacrifié ses deux fils pour la France et pour avoir donné ses terres à l'Eglise chrétienne, se voit décoré, le jour du 14 juillet, d'une médaille de la main même du « grand chef des Blancs ». Pendant la fête qui célèbre cette décoration et l'amitié ainsi prouvée entre les Noirs et les Blancs, Meka, alcoolique invétéré, sera ivre-mort après avoir bu trop de whisky. Oublié par ses amis et réveillé tout seul au milieu de la nuit et de la pluie diluvienne, il s'égarera dans le quartier des Blancs, interdit aux « nègres ». Arrêté et malmené par des policiers, il sera obligé de passer la nuit dans un cachot. Cette mésaventure de Meka sera pour lui et pour ses voisins indigènes l'occasion de prendre conscience de l'hypocrisie des Blancs qui essaient de cacher sous l'apparence de l'amitié leur violence raciale et coloniale.

Il est indéniable que ce roman écrit par un « évolué », c'est-à-dire un jeune étudiant noir

¹ Hisayasu Nakagawa, *L'Esprit des Lumières en France et au Japon*, Paris, Honoré Champion, 2015.

² Ferdinand Oyono, *Le vieux nègre et la médaille*, Paris, 10/18, 2012. Oyono a publié seulement trois romans : *Une vie de boy* et le livre en question en 1956, puis *Chemin d'Europe* en 1960. Après ses études du droit et de sciences politiques en France, il retournera dans son pays et assumera d'importantes fonctions diplomatiques, avant de devenir ministre de la Culture. Il est décédé en 2010 à l'âge de 81 ans. Sur Oyono et ses œuvres, voir Gervais Mendo Ze (dir.), *Ferdinand Léopold Oyono : ecce homo. Hommage à un classique africain* (préface d'Abdou Diouf), Paris, Éd. Karthala, 2007.

débarqué à Paris, s'inscrit dans la grande lignée de « littérature anti-coloniale ». Mais on ne saurait réduire la portée de cette oeuvre au seul aspect de la lutte contre le colonialisme, aussi important qu'il soit. Ce roman est surtout un constat de la dualité fondamentale de l'identité culturelle chez les colonisés. La personnalité de Meka est double. C'est un fervent chrétien, « un grand favori dans la course au Paradis » mais à la fois un grand amateur de l'*africa-gin*, alcool local à base de bananes. « Mais la bouche qui a tété n'oublie pas la saveur du lait », se dit-il. Ici si le christianisme représente la culture occidentale des colonisateurs adoptée par Meka à l'âge adulte, l'*africa-gin* est le symbole de la culture indigène que Meka fait sienne dès sa tendre jeunesse ; mais il s'agit d'une culture traditionnelle déjà abîmée, dégradée et dénuée du mérite originel. Même son nom Laurent Meka, d'une part chrétien et traditionnel de l'autre, reflète ces deux origines culturelles de son identité. Cette dualité se lit déjà dans toutes les premières lignes du roman :

Meka était en avance sur le « bonjour du Seigneur », le premier rayon du soleil qui lui tombait habituellement dans la narine gauche, en s'infiltrant par l'un des trous du toit de raphia pourri et criblé de ciel.³

Le souffle de Dieu n'a touché que la « narine gauche » de Meka, c'est à dire la moitié de sa personne, en en laissant intacte l'autre moitié, ce qui fait de notre héros un être biparti, déchiré en deux pour jamais. Certes, après cette nuit humiliante passée en détention, regagnant sa case par les sentiers de la forêt, Meka retrouve son instinct de chasseur et sa force physique qu'il croyait avoir perdus depuis longtemps. Il y a en somme une sorte de renaissance pour cette partie « africaine » de son être. Mais cette renaissance ne dure pas longtemps. De même, la prise de conscience des habitants noirs de Doum ne mène pour le moment à aucune action politique anti-coloniale.

Ce qui nous intrigue le plus dans ce roman, c'est le fait que, contrairement à ce que suggère le titre *Le vieux nègre et la médaille*, le héros ne possède pas une seule médaille mais deux. La médaille la plus importante à la première lecture, celle qui attire non seulement l'attention du lecteur mais aussi celle de tous les personnages du roman et qui donne au héros et aux siens une grande fierté et toutes ces souffrances, c'est évidemment cette décoration que Meka reçoit du Haut-Commissaire. Mais cette médaille si précieuse, Meka la perdra tout de suite après l'avoir reçue, pendant son sommeil profond provoqué par l'alcool. Réveillé tout seul dans cette pluie torrentielle qui évoque le Déluge de Noé, au Foyer Africain ravagé qui ressemble au ventre de la baleine de Jonas, c'est grâce à une autre médaille, celle qu'il a gardée depuis toujours, qu'il s'échappera sain et sauf du catastrophe.

³ *Ibid.*, p. 9.

LE VIEUX SAVANT ET LE PARAVENT

Il explora son cou pour voir s'il portait encore sa médaille de saint Christophe. Il se rassura, elle était bien à sa place, suspendue à une ficelle de sac à stock-fish. En une seconde, Meka réalisa enfin qu'il était enfermé au Foyer Africain sous la tornade et que la baraque allait s'écrouler sur lui. Mais il ne s'affola plus, ce bon saint Christophe était avec lui.⁴

« Ce bon saint Christophe », c'est ce personnage mythique qui aurait porté l'enfant Jésus pour l'aider à traverser une rivière. Le nom Christophe lui-même signifie le « porteur du Christ ». Alors ce « vieux nègre » qui est sauvé par le saint Christophe serait-il un autre Christ de notre ère coloniale ?... Mais pour le moment, contentons-nous de faire remarquer que dans ce roman de 200 pages, cette médaille n'a jamais été mentionnée avant ni ne le sera après. A notre faible connaissance, aucun commentateur de l'oeuvre n'en a signalé l'existence non plus. C'est une sorte de « non-dit » ou d'« impensé » idéologique de l'oeuvre. Mais, à notre avis, elle témoigne cet ancrage indéracinable de la culture occidentale dans l'être d'un colonisé qu'est Meka. Ce roman nous présente un « portrait du colonisé », pour emprunter l'expression d'Albert Memmi⁵, du colonisé dont l'identité est nécessairement double voire multiple. Et cette médaille de saint Christophe met au grand jour la dualité, ou bien l'hybridité de l'identité culturelle du héros. Nous disons « hybridité » puisqu'il s'agit d'un phénomène pour ainsi dire biologique où le contact des deux espèces différentes donne naissance à une nouvelle espèce plus ou moins réussie, précisément comme dans *le Rêve de d'Alembert*.

Hybridité de l'identité culturelle du Japon moderne

La dualité ou l'hybridité de l'identité ne crée pas forcément que des monstres. L'hybridité culturelle donne parfois naissance à des créatures heureusement organisées qui auront un bel avenir. Toute une littérature produite depuis le siècle dernier dans la partie anciennement colonisée du globe, du Cap de Bonne-Espérance jusqu'aux îles des Caraïbes, y compris la Corée bien sûr, le prouve de manière éloquente. Et le Japon qui a judicieusement su prévenir une occupation coloniale des puissances étrangères, n'en connaît pas moins cette dualité identitaire, et cela depuis au moins le XVIII^e siècle. Nakagawa le fait remarquer à juste titre : « Pays d'Asie, mais à demi tourné vers l'Occident, le Japon du XVIII^e siècle, avec ses deux visages, n'est pas sans préfigurer le Japon actuel, dans son éloignement progressif relativement à son berceau extrême Orient » (II, 4, p. 592).

C'était vraiment un grand plaisir de voir notre cher « vieux savant », armé de son immense érudition et de sa vaste culture à la fois européenne et japonaise, partir « à la recherche » de

⁴ *Ibid.*, pp. 132-133.

⁵ Albert Memmi, *Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur*, Paris, Buchet/Chastel, 1957.

ce qui a pu être le « modèle » de ce paravent japonais daté du « printemps 1810 ». Or ce qu'il a trouvé finalement, c'est non seulement un « modèle » mais aussi toute une série de conditions historiques et idéologiques qui ont rendu possible la production de cette oeuvre. Ce qui plaît davantage au lecteur, c'est la finesse avec laquelle Nakagawa fait sentir la beauté de ce tableau. Dans la « mine joyeuse » des personnages et la « taille même des bateaux représentés », Nakagawa décèle le charme mêlé du sentiment de distance qu'éprouve le peintre devant l'étranger. Même celui qui n'a pas encore eu la chance de voir l'original de ce paravent, sera tout à fait persuadé à la lecture de cet article qu'il est « une véritable réussite, à mi-chemin entre le réel et le rêve », entre l'Occident et l'extrême Orient, et finalement un heureux produit de cette hybridation culturelle dont nous avons parlé. Ce que Nakagawa fait dans son article, c'est une sorte de fouille archéologique en quête de l'identité culturelle, identité foncièrement double, du Japonais moderne « avec ses deux visages ».

Transition et dualité aux Lumières françaises

Pourtant l'identité double ne semble pas être l'attribut des colonisés ou de ceux qui ont fait sienne, plus ou moins spontanément et très souvent malgré eux, la culture étrangère. Comme on lit dans le *Rêve de d'Alembert*, « tous les corps sont en vicissitude, des parties s'en échappent continuellement, d'autres y entrent » (cité par l'auteur, I, 3, p. 59). Et ce qui est vrai pour le monde physique, dirait Jacques notre fataliste, l'est aussi pour le monde moral. C'est précisément cette « transition » idéologique propre aux Lumières, transition qui leur donnent cette dualité singulière, que Nakagawa saisit avec finesse dans divers articles de la première partie de son livre. Aussi constate-t-il la même « tradition chrétienne » chez les deux « frères-ennemis » que sont Rousseau et Diderot (I, 13, p. 206) et la « victoire triomphante » des deux principes « sensualiste » et « rationaliste » chez un apologiste chrétien qu'est l'abbé Bergier (I, 9, p. 164).

Mais c'est surtout dans ses articles consacrés à Diderot que Nakagawa nous fait voir la manifestation des dualités fondamentales de la pensée des Lumières. Les titres de quelques chapitres sont déjà significatifs : « nature et anti-nature » (I, 2), « spiritualité et matière » (I, 3)... Autant de termes opposés qui donnent à la pensée du Philosophe cette force dialectique unique. Nakagawa nous fait remarquer l'opposition essentielle de deux aspects du Philosophe : « figure du professeur » et « visage du conseiller ». Nous sommes tout à fait d'accord avec lui pour penser que « l'un des principes qui vont régir la vie et l'activité du philosophe Diderot » consiste à « se tenir sur la ligne médiane » au risque de « jouer ainsi les équilibristes sur le fil du rasoir » (I, 1, p. 27). Nous sommes également d'accord pour admettre l'importance de l'expérience russe dans l'« évolution » de sa pensée. Mais nous voudrions compléter son point de vue en disant qu'avant 1774 et même dès sa jeunesse ces « deux visages » coexistent chez Diderot.

LE VIEUX SAVANT ET LE PARAVENT

On ne saurait trop insister sur la dualité ou bien la duplicité voire l'hypocrisie philosophique de Diderot⁶. « Ah ! le vilain hypocrite », la Maréchale s'exclamera-t-elle à la fin du dialogue fictif qu'elle a eu avec notre Philosophe. L'« hypocrisie » au sens étymologique du terme, « hypocrite » signifiant « acteur » qui à l'Antiquité jouait sous le masque. Diderot avancerait donc, selon lui-même qui est à la fois auteur et personnage, sous différents masques en « jouant les équilibristes sur le fil du rasoir ».

Il n'y a pas seulement une « évolution » mais également une « continuité » et une « coexistence » de ses différents visages de Diderot. Nakagawa cite un long passage de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* rédigé en 1778, un des derniers écrits du Philosophe :

Le magistrat rend la justice ; le philosophe apprend au magistrat ce que c'est que le juste et l'injuste. [...] Le souverain commande à tous ; le philosophe apprend au souverain quelle est l'origine et la limite de son autorité. Chaque homme a des devoirs à remplir dans sa famille et dans la société ; le philosophe apprend à chacun quels sont ces devoirs (cité par l'auteur, I, 1, p. 22).

Il est vrai que dans la pensée du Philosophe, la figure du « philosophe-professeur » joue un rôle primordial. Je cite encore :

Le philosophe selon Diderot est ce tuteur des âmes, cet instructeur des pratiques, ce directeur des consciences, bref ce professeur au sens pluriel, homme de clarté qui a des lumières sur tout, et les dispense (I, 1, p. 22).

Mais c'est précisément cette figure de l'« instructeur des pratiques », du « directeur des consciences », en un mot du « philosophe-professeur » qui est remise en cause, par la plume même du Philosophe, dans son *Entretien d'un père avec ses enfants ou Du danger de se mettre au dessus des lois*, publié en 1771⁷. Le jeune Diderot, appelé déjà « Philosophe », ne réussit à persuader personne de ses arguments pour la nécessité de « se mettre au dessus des lois », parce que ses mots sont basés exclusivement sur des principes abstraits et rigides. Dans ce texte où le prétendu philosophe n'est pas encore capable d'assumer le rôle de « sage » et où le grand casuiste du pays manque de souplesse casuistique, Diderot nous montre la nécessité d'être un vrai casuiste qui pèse minutieusement tous les « cas de conscience », ce qu'il fait déjà depuis l'*Encyclopédie*. D'ailleurs, nous croyons avoir suffisamment démontré ailleurs⁸

⁶ Nous avons déjà eu, en 2008, l'honneur de présenter, dans ce lieu prestigieux d'études dix-huitiémistes qu'est l'Université de Kyoto, nos remarques sur cet aspect double de Diderot.

⁷ DPV, t. XII, pp. 461–496.

⁸ Voir nos articles « Diderot et la lutte parlementaire au temps de l'Encyclopédie (1^{ère} partie) », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 29, 2000 ; (2^{ème} Partie) ; n° 30, 2001.

le rôle de « conseiller politique » que notre philosophe jouait auprès des parlementaires-jansénistes-convulsionnaires, cela dès les premiers tomes de l'*Encyclopédie*, par exemple dans l'article « Autorité politique » rédigé avant 1751 ou lors de l'affaire de l'abbé de Prades en 1752.

Conclusion

Pour revenir au livre de Nakagawa, c'est son intégrité scientifique basée sur une vaste culture et une immense érudition qui lui a permis de nous laisser cet ouvrage magistral sur les Lumières où non seulement des chercheurs japonais ou coréens mais aussi des spécialistes européens puiseront beaucoup de richesses. Et c'est également cette intégrité scientifique qui nous fait voir dans notre propre interprétation de la culture occidentale des malentendus, des mutilations voire des mensonges (II, 14). Cela nous mène à voir plus clairement l'autre visage, visage occidental de nous-mêmes. En d'autres termes, notre figure déformée parfois à cause de nos efforts pour nous comprendre. Mais dans cette déformation, nous espérons trouver plus souvent « une valeur créative et originale » qu'une mauvaise foi idéologique.

En conclusion, nous voudrions dire en reprenant le thème de notre colloque : « Être dix-huitiémiste en Asie de l'Est », c'est une des voies privilégiées dans la quête de notre identité culturelle, foncièrement et fondamentalement double voire hybride. Et cela grâce aux travaux monumentaux et exemplaires de nos éminents maîtres de nos pays comme Hisayasu Nakagawa.

Young-Mock LEE
Université Nationale de Seoul
opcit207@snu.ac.kr